

quelque diminution de la réputation de Sa Majesté et de cette couronne.”¹

Chaque génération depuis le dix-septième siècle a produit des sages qui ont mis le peuple canadien en garde contre les dangers d'une trop grande extension, mais l'expérience n'a pas encore justifié leurs alarmes. La vieille France, dans un moment de faiblesse honteuse, nous a retiré la protection de son drapeau, mais nous sommes restés sur les territoires dont nous avons pris possession, poursuivant toujours notre mission. Talon était devenu Canadien en touchant le sol de la Nouvelle-France. Loin de se laisser détourner de ses projets par les conseils du ministre, il lui répondit quelque temps après qu'il allait continuer de faire apposer les armes du roi partout où cela serait possible, car il était convaincu que si la chose n'était pas utile pour le présent elle le serait pour l'avenir. Il ajoute que si ce n'est pas rendre les médailles du roi trop communes d'en donner à ceux qui s'illustrent par de grandes découvertes, il désirerait en distribuer une douzaine à des personnes pour lesquelles ces sortes de récompenses sont plus précieuses que l'argent.

Voici du reste comment Talon s'expliquait sur ses plans :

“Ce pays,” écrit-il dans un mémoire de 1670, “est disposé de manière que par le fleuve on peut remonter partout à la faveur des lacs. Ouvrant le chemin du Nord et du Sud, c'est par ce même fleuve qu'on peut espérer de trouver quelque jour l'ouverture au Mexique, et c'est aux premières de ces découvertes que nous avons envoyé M. de Courcelles et moi, M. de la Salle, qui a bien de la chaleur pour ces entreprises, tandis que, par un autre endroit, j'ai fait partir le sieur de Saint-Lusson, pour pousser vers l'Ouest tant qu'il trouvera de quoi subsister, avec ordre de rechercher soigneusement, s'il y a par lacs ou par rivières quelque

¹ Margry, vol. I, pp. 77-78.